2ME ANNÉE—No 3 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 2 MAI 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL: MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1505-1507 RUE ONTARIO

2me ANNÉE—No 3 Samedi, 2 Mai 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell. Main 999	Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Mal Ensevelie

Quand votre bien aimée est morte,
Les adieux vous sont rendus courts ;
Sa paupière est clause, on l'emporte,
Elle a disparu pour toujours.

Mais je la vois ma bien-aimée,
Qui sourit sans m'appartenir,
Comme une ombre plus animée.
Plus présente qu'un souvenir !

Et je la perds toute ma vie
En d'inépuisables adieux....
O morte mal ensevelie,
Ils ne t'ont pas fermé les yeux.

Sully Prudhomme

Le Traité de Droit Usuel

AINSI que chacun le sait, le Traité de Droit Usuel de Mme Gérin-Lajoie a été, dès son apparition, accepté d'emblée par les meilleures institutions enseignantes de la ville, et actuellement, les couvents des dames du Sacré-Cœur, d'Hochelaga, de la Congrégation, l'Institut du Mont St-Louis et autres académies ont inscrit au programme de leurs classes, l'étude du droit, telle que vulgarisée par notre éminente collaboratrice.

J'ai eu le rare plaisir d'assister, l'autre jour, dans une de nos maisons d'éducation les plus en vue de Montréal, à une séance aussi intéressante qu'instructive, donnée par les élèves d'un cours supérieur, lesquelles, sous la vigoureuse et habile impulsion de leur maîtresse sans doute, avaient imaginé de nous servir, sous forme d'entretien, un résumé saillant des principaux chapitres du Traité de Droit Usuel.

Certes, le sujet, de prime abord, aurait pu sembler présenter peu d'attraits, mais les auditeurs ont été bien surpris de constater avec quelle rapidité s'est enfuie l'heure consacrée à cette dissertation.

On ne pouvait imaginer rien de mieux pour démontrer aux non-initiés, la clarté, la limpidité et surtout l'excellence de la méthode employée par Mme Marie Gérin-Lajoie.

Je rendrai aussi un hommage sincère aux interprètes de la circonstance. Elles ont dialogué, avec une remarquable intelligence, les principaux chapitres du Traité. Le droit constitutionnel, le droit civil et les différents chapitres qu'il embrasse : l'état civil, le mariage, les régimes matrimoniaux, la dissolution de la communauté, les contrats de mariage, les successions, les donations, etc., etc., nous ont été exposés avec tant de clarté et de compréhension que cela nous est entré aussi naturellement dans l'esprit que l'histoire la plus amusante. Chacune de ses demoiselles posait à ses compagnes une question ou résolvait à son tour le problème qui lui était soumis, et dans le savant cliquetis des demandes et des réponses, l'intérêt s'avivait de plus en plus. Peu à peu, la lumière se faisait sur des points jusque là demeurés obscurs, nous avions la clé d'une foule d'énigmes, nous comprenions la raison de certains droits jusqu'alors insoupçonnés.

Vraiment, on ne saurait trop appuyer sur l'importance de cet enseignement dans nos écoles. En effet, le droit touche à nos intérêts les plus immédiats, et, comme il est dit avec tant de justesse dans la préface du Traité Usuel de Droit, "il s'agit ici de notre personne, de nos familles, de nos biens, de la constitution de notre pays."

Dans la vie pratique, toute femme, un jour ou l'autre, a l'occasion de prendre une décision qui aura une portée légale et mettra ses intérêts en jeu.

Le contrat de mariage, ou tout autre contrat pour lequel on a besoin de sa signature, suppose, chez elle un acte conscient qu'il lui est impardonnable d'accomplir avec légèreté et ignorance. Jusqu'à nos jours, quelles sont les femmes qui ont compris seulement le sens de la plupart des actes qu'on leur donnait à signer?

Je connais une malheureuse à qui un mari prodigue faisait signer, les uns après les autres, les actes qui la dépossédaient, à son profit, à lui, de tous ses biens et revenus. Consciencieusement, pourtant, elle en faisait la lecture, et ne comprenant rien des termes baroques ou des subtilités du sens, elle s'imaginait que sa signature n'était qu'une formalité purement anodine et écrivait son nom de sa plus belle écriture.

D'ailleurs, l'étude du droit donne au cerveau féminin une formation qui combat supérieusement ce que son esprit aurait de frivole et de superficiel. Elle contractera, grâce à cette connaissance, l'habitude de la réflexion dans ses actes. Le droit est la base de toute organisation sociale, et, la femme qui en est un si puissant facteur, arrivera, par une connaissance approfondie de toutes ces questions, à exercer la plus heureuse influence dans sa famille ou le milieu où elle se meut.

Le droit fait encore mieux comprendre nos responsabilités personnelles et l'étendue de nos devoirs. Cette étude touche donc d'une façon pratique et directe à notre avenir, et envisagée de la sorte, elle ne saurait être négligée.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal, dans une lettre des plus flatteuses qu'il adresse à l'auteur du Traité du Droit Usuel dit que " ces questions intéressent au plus haut point l'individu, la famille et la société." Plus loin, ce prélat ajoute qu' " elles seront utiles aux élèves des classes supérieures de nos collèges et de nos couvents, leur procurant un guide précieux pour des études approfondies."

Espérons que le Conseil de l'Instruction Publique ajoutera bientôt à son programme l'étude obligatoire du Traité de Droit Usuel.

FRANÇOISE.

AME BRETONNE

LE JOURNAL DE FRANÇOISE salue avec joie l'arrivée, sur la terre canadienne, de M. et de Mme Théodore Botrel.

Nous connaissons depuis longtemps l'illustre poète : ses chants sont venus jusques à nous et nous ont dévoilé son cœur fièrement breton, son âme puissamment croyante à Dieu et à Madame la Vierge.

Les chants de Botrel nous ont aussi croqué la Bretagne entière ; par eux nous avons deviné la douceur des brises caresseuses de Port-Blanc, les chuchotements bavards des flots de la Rance, la fraîcheur de la coiffe des filles de Paimpol, la rudesse et la beauté des solides gâs de l'Armor, le délicieux des veillées de chez nous, et encore la poésie sublime de tout le Ti Chansonniou à l'ombre duquel on chante, on aime, on croit.

Par une tendance de ma nature bien féminine, souventes fois, après une lecture des "Contes du Lit clos" et des " Chansons en sabots ", je revenais à ces vers du poète intitulés " Quand nous serons vieux ". Je les trouvais exquises ces strophes d'une simplicité touchante — et je rêvais...

Plaignons ceux qui n'ont jamais rêvé,

Je rêvais de la femme qui a mérité de son jeune époux ce compliment discret :

...Ils seront loins nos beaux jours,
Mais je te dirai toujours
Des mots très doux à l'oreille...

Ah ! certes l'on changera
Quand la vieillesse viendra
Avec son triste cortège :
Le temps ridera ton front
Et tes cheveux noirs seront
Comme saupoudrés de neige.

Ta taille s'alourdira...
Mais mon vieux cœur t'aimera
Plus que je ne puis le dire :
Car malgré tes cheveux gris,
Ta bouche et tes yeux flétris
Auront le même sourire!

N'est-ce pas que c'est joli — et surtout senti ?

Je les murmurais tout bas, l'autre jour, ces vers, me rendant chez Madame Botrel lui présenter mes hommages et ceux du JOURNAL DE FRANÇOISE J'avais hâte de voir " le sourire " de la *Douce* du barde de la Bretagne — ce sourire qui sera le même en dépit des ans, parce qu'il aimera toujours du même amour !

—Vous êtes une petite canadienne, me dit ma gracieuse hôte, oh ! je suis bien contente de vous voir, il me semble que je vous connais depuis longtemps—et le sourire se fit doux et câlin,—sans doute parce que vous êtes une fille de Jacques-Cartier, mon compatriote."

Et Botrel que j'avais eu l'avantage de voir dès le lendemain de son arrivée, et à qui j'avais dit, sur sa demande, que j'étais québecoise, dit gentiment :

—Mademoiselle est une *vraie* fille de Jacques-Cartier, elle est née à Québec, où débarqua tout d'abord l'immortel Malouin.

— Vraiment, reprit Madame Botrel, vous arrivez tout droit de la ville qu'on dit si française. Et aime-t-on Jacques-Cartier chez vous? Ceux qui viennent au Canada *gagner* un monument au Découvreur du sol canadien seront-ils bien reçus là-bas."

—Oh ! oui, Madame, répondis-je convaincue, à Québec, on comprendra votre étonnant acte de patriotisme; et pour appuyer mon assurance, je me permets de citer ici un passage du discours que prononça un éminent Québecois, M. le juge A. B. Routhier, le 25 juin 1889, lors de l'érection de la Croix de Jacques-Cartier et du monument de la rivière Lairet, Québec.

" A-t-il au moins laissé derrière lui " quelque monument qui perpétuera " son souvenir, le marin qui, ayant " découvert un vaste pays habité par " des peuples infidèles a fait le rêve " de convertir ces peuples à la foi " chrétienne et de fonder en Amérique " une France nouvelle? Non, après

" quelques années, il ne restera derrière lui, dans cette immense contrée sauvage pas même une pierre " qui rappelle sa venue, rien ! Je me " trompe, il a laissé une croix, une " humble croix de bois, sur un rivage " désert ! Arbre étrange, je te retrouve " debout au même endroit, transformé " en une croix de fer que les intempéries des saisons et les années ne " pourront plus entamer. De quels " prodiges n'es-tu donc pas capable " puisque sur le rivage même où le " marin agenouillé te planta, s'élève " aujourd'hui un monument destiné à " glorifier son nom, son action pieuse " et patriotique.

" Et, la postérité, elle reconnaîtra " dans le héros breton un de ces génies " hardis qui s'élancent isolément dans " l'inconnu, qui reculent les bornes du " monde civilisé et qui vont porter la lumière jusqu'au sein des ombres de la " mort Sans doute, elle le proclamera " un grand patriote puisqu'il a risqué " sa vie dans mille dangers pour agrandir et glorifier sa Patrie, mais elle " admirera surtout sa foi d'apôtre. " Elle racontera aux générations futures ces deux actes de foi publics " et solennels de leur premier ancêtre, " et elle leur dira que cette première " page de notre histoire en est peut-" être la plus belle..."

Voilà, enfants de la Bretagne l'expression, décrite par l'un des nôtres, du culte respectueux que nous avons voué à Jacques Cartier.....................

....

Mais revenons à ma visite chez Botrel.

Nous étions à converser mes aimables hôtes et moi, quand Botrel me dit tout-à-coup : " Je veux, Mademoiselle, que vous fassiez plus ample connaissance avec ma femme, remettez-moi donc l'album que vous avez à la main et pendant que je vous y rimerai quelque chose, canadienne, notre sœur, causez avec ma bretonne ".

Vivement touché de la délicate attention du poète, je dis : " Merci, " peut-être faiblement, ô Botrel, mais avec un doux tressaillement d'émotion. J'allais recevoir pour mes compatriotes féminins, des vers du Barde de la Bretagne !

Et souriant à Madame Botrel :

—Veuillez, demandai-je, me parler de vous, Madame ?

—Vous parler de moi, Mademoiselle, ce me sera bien facile : Je vis contente dans ma maisonnette de Port-Blanc, j'aime Dieu, ma Bretagne et j'écoute chanter l'âme de mon poète, bien heureuse d'en être l'interprète auprès de mes bretons dans nos veillées de chez nous, et auprès de vos canadiens dans notre course sur le sol du Canada.

—Et comment l'aimez-vous, mon pays, Madame ?

—Ah ! beaucoup ! Son aspect est plus moderne que ma Bretagne, mais son climat et son atmosphère sont les mêmes.

—Et croyez-vous, Madame, que le temps vous dure, si loin de vos genêts et de vos landes ?

—Ma pensée, naturellement, s'envole souvent vers mon ciel breton—mais je vivrais ici joyeusement trois ou quatre mois de l'année avec l'espérance d'aller ensuite, prier sur notre terre du Finistère.

—Voilà une belle parole, madame ; et tout désireux que seraient les Canadiens de vous garder au milieu d'eux, Bretons charmeurs, ils n'auraient pas la cruauté de vous arracher pour toujours à votre bonne vie du pays de l'Armor.

—Mais, mademoiselle, fit Madame Botrel, je me suis plu à me créer un petit chez nous breton—souvenir bien doux. Regardez ces photographies. La première est celle de ma chère mère, les autres représentent le père et la mère de mon poète, et ce bébé que vous voyez tout rose et plein de vie est mon mari quand il était enfant. Je l'appelle mon bébé toujours, ce bambin rieur.

—Je crois que vous aimez les petits enfants, madame ?

—Je les adore—et Dieu n'a pas voulu m'en donner.

Et Madame Botrel devint si triste que je me rappelai à part moi ce vers de Botrel :

> Puis, si Dieu daigne bénir
> Les époux qu'il vient d'unir,
> Il nous enverra ses anges,
> Et nous verrons, triomphants,
> Les enfants de nos enfants
> Bégayer parmi leurs langes.

Le sourire revint bientôt sur les lèvres de ma charmante interlocutrice, qui me dit :

—Ces deux portraits sont ceux d'un neveu à moi que j'ai élevé. Ici il n'a que quelques mois et là il a 14 ans. C'est un petit homme aujourd'hui que nous aimons bien. C'est par lui que je me console de n'être pas mère. Permettez-moi, Mademoiselle, de vous donner une preuve irréfragable de mon amour pour les petits,—et la Bretonne riait d'un joli rire entraînant—mon mari m'apportait hier une collection de cartes postales illustrées. J'en ai choisi deux, les voici !

Je regardai les cartes : c'étaient deux petits sauvages, noirs, noirs, l'un enfoui dans un panier d'osier...

—Voyez, il a peur, me dit Madame Botrel, il grimace...

L'autre, un joli bambin, était emmaillotté dans une écharpe bigarrée—très à son aise le petiot—sa petite face de bonne humeur, souriait à qui le regardait.

A ce moment, le poète breton me rendait mon album sur lequel était écrit de la pensée et de la main du Barde, ceci :

Aux Bretons du Canada

Canadiennes mes sœurs mignonnes
Mes souvenirs seront très doux
Quand dans nos chaumières bretonnes
Le soir je parlerai de vous
Aux Canadiennes de chez nous

Botrel
Léna

—Et moi, je veux ajouter à ce souvenir ma signature, dit l'aimable Madame Botrel.

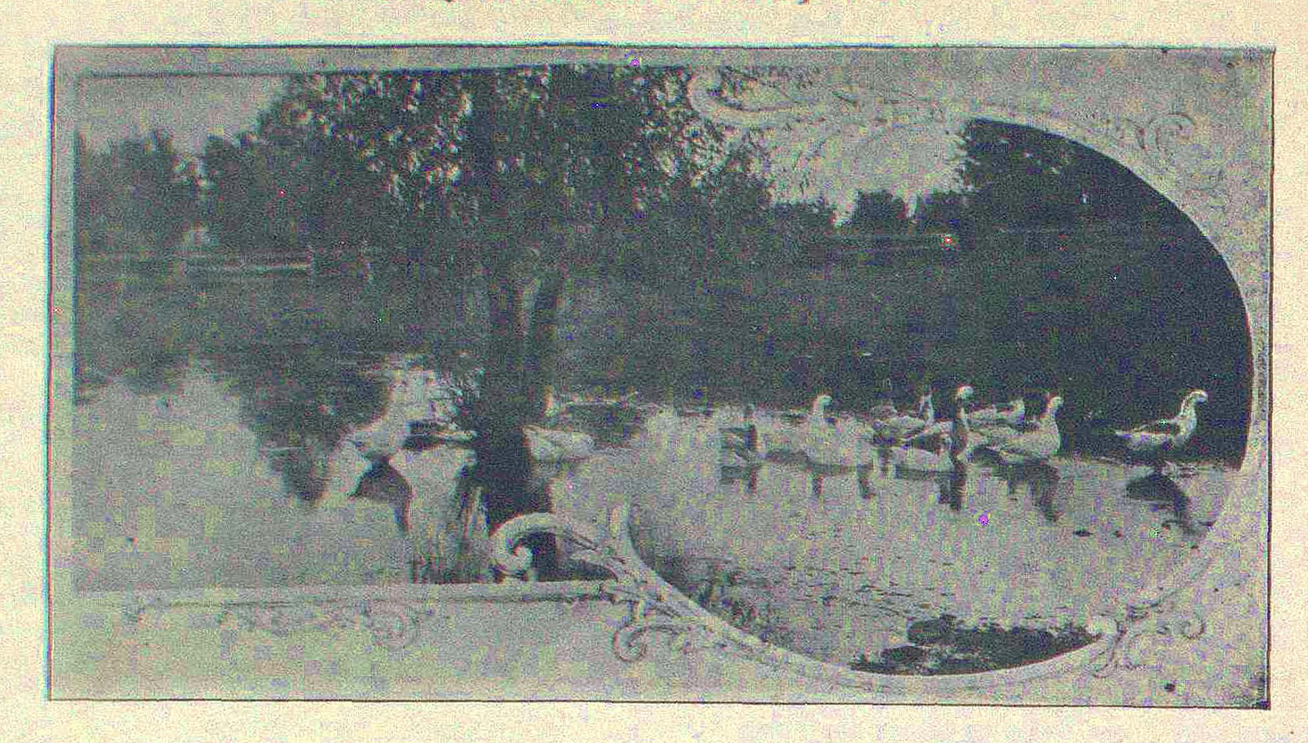
N'est-ce pas, chères lectrices du Journal de Françoise, que ce doux petit nom, *Léna*, enchâssé dans le parafe du poète symbolise bien l'union de deux cœurs fortement trempés à la source d'eau vive de l'amour de Dieu et de l'amour du drapeau.

En terminant, je prends la liberté de formuler un vœu :

Que Saint-Yvon et la Vierge d'Arvor, patrons de la vieille Armorique, bénissent les aspirations maternelles de Madame Botrel et la rendent mère d'un joli petit gâs !

Gilberte.

20 avril 1903.



MATIN D'AVRIL



DIX heures du matin... le plein épanouissement d'une belle journée de printemps. Une jeune fille gravissait à pas lents le sentier un peu aride tracé au flanc de la colline. A mesure qu'elle s'élevait, l'horizon s'étendait plus vaste sous son regard jusqu'à prendre les proportions d'un gigantesque tableau.

Au bas, le village et le clocher gothique de la petite église, de grands prés piqués de bouquets d'arbre, la rivière sinueuse bordée de saules, et tout au loin, dans un lointain bleuâtre, les contours neigeux de la chaîne des Alpes.

Une brise légère courbant les brins d'herbes, de petits nuages courant au ciel, et cette pureté délicieuse de l'atmosphère qui fait respirer si librement.

La jeune promeneuse était bien en harmonie avec cet ensemble printanier. Elle était fraîche et jolie avec sa robe de teinte sombre, son teint éclatant, ses cheveux dorés et ses yeux rieurs, empreints d'innocence et de sérénité.

Elle balançait, au bout de son bras, les brides d'un vaste chapeau de paille, dans lequel s'entassait la moisson fleurie qu'elle récoltait tout en marchant.

Le sentier courait au travers d'un tapis de mousse, de gazon naissant et de fleurettes épanouies. La jeune fille s'arrêtait à chaque pas, cueillant là une pervenche, ici une primevère, plus loin une touffe de ces violettes sans parfum d'un lilas si tendre et d'un port si élégant. Elle unissait, dans un mélange charmant, les perce-neige blancs et les lilas bleus, les feuillages lustrés, les fougères délicates, toute cette végétation, en un mot, qui donne à nos bois au printemps une gracieuse et fragile parure.

On était en 1814, de sombres pronostics agitaient les esprits, sourds et lointains encore comme les premiers frémissements de la tempête ; mais on ne semblait point s'en douter dans ce pays tranquille, au milieu du calme auguste, du grand silence de la nature.

La jeune fille s'assit sur une pierre moussue qui faisait saillie, et entreprit de réunir en un bouquet les richesses éparpillées sur ses genoux. Tout en se hâtant, elle fredonnait d'une voix fraîche et douce une vieille chanson locale dont les paroles naïves étaient bien en situation :

> Pierre fit un bouquet
> De toutes fleurs jolies,
> De sa main l'a porté
> A Jeannette sa mie...

Le ciel s'était légèrement assombri, sans qu'elle y prît garde, et tout à coup une goutte d'eau... puis deux, enfin une légère averse surprit désagréablement notre héroïne.

Elle leva la tête.

Le soleil brillait à travers la pluie, tandis que les nuages, courant plus rapidement, semblaient pressés d'aller porter plus loin leur rosée. Elle secoua la tête d'un geste mutin.

— Bah ! ce n'est qu'une averse d'avril... mois trompeur, moitié sourires, moitié larmes

Cependant elle rassembla vivement ses fleurs et son chapeau et gravit d'un pas agile la petite distance qui la séparait encore de sa demeure.

C'était une vieille maison revêtue de lierre, percée de fenêtres irrégulières, et la tradition voulait que ce manoir fût une ancienne commanderie des Templiers, croyance accréditée par les armoiries sculptées et la croix de pierre, surmontant la porte d'entrée.

La jeune fille poussa le lourd portail, traversa en courant la pelouse ombragée d'antiques maronniers qui précédait la maison, et pénétra vivement dans une salle basse, revêtue de sombres boiseries.

Une femme au visage paisible tra-

vaillait dans l'embrasure profonde de la fenêtre :

—Enfin c'est toi, Isaure, s'écria-t-elle, tu t'es attardée, mon enfant, et te voilà mouillée.

—Bah ! ce n'est qu'une averse, répondit légèrement la jeune fille, pluie d'avril ne mouille guère, et le ciel est déjà tout bleu. Je ne pouvais me décider à rentrer ; c'est si vert et si joli dans la prairie, et le bois sent si bon ! Comme on est heureux de vivre par une journée pareille, chère maman ! Les martinets commencent à arriver, j'en suis sûre, j'ai bien reconnu leurs cris joyeux et perçants. Et les oiseaux sont en liesse ; de tous les taillis part une chanson.

D'un geste jeune et gracieux, elle s'agenouilla près de sa mère et lui présenta la gerbe embaumée.

—Je vais fleurir toute la maison, dit-elle gaiement, mon père et mes frères seront contents... oh si Hector pouvait être avec nous !

Comme pour répondre à ce vœu, la sonnette attachée au portail d'entrée résonna bruyamment et l'on vit paraître dans l'allée un jeune homme d'une haute stature.

Il portait avec élégance l'uniforme des grenadiers ; à sa vue, Isaure ne put retenir un cri, où se mélangeaient la surprise et la joie, et consultant sa mère du regard, comme pour lui demander l'autorisation d'accueillir le nouvel arrivant, elle ouvrit la porte de la salle et s'avança rose et souriante au-devant du jeune officier.

Celui-ci s'inclina et déposa un baiser respectueux sur le front candide qui se tendait vers lui.

—Mon cher neveu, quelle surprise, dit la châtelaine, s'approchant à son tour, votre oncle et vos cousins ne tarderont point à rentrer pour faire collation.

Mais vous allez passer la journée avec nous.

—Hélas ! ma tante, ceci n'est qu'une apparition, répondit le jeune homme avec regret, j'ai donné ordre de ne pas dételer mon cheval, et Rosille le promène sur le chemin, durant ma courte visite, je dois partir de Grenoble ce soir.

—Allez-vous donc faire campagne ? s'écria Isaure d'un ton anxieux.

Il baissa la voix :

—Des bruits inquiétants arrivent des frontières, et Sa Majesté le roi dispose ses troupes en vue de prévenir le retour possible de l'usurpateur.

Où était la joie qui brillait tout à l'heure dans les yeux bleus d'Isaure ?... une vive rougeur empourpra ses joues, tandis que des larmes pressées inondaient son visage.

—Vous vous battrez? demanda-t-elle d'une voix faible.

—Enfant ! folle enfant ! qui parle de bataille ? D'ailleurs est-ce ainsi que vous vous préparez à devenir l'épouse d'un guerrier ?... que ferez-vous pour votre mari si le départ de votre fiancé vous cause déjà tant d'alarmes ?

Mais la jeune fille s'était jetée dans les bras maternels, le refuge assuré de toutes ses douleurs, et des sanglots s'échappaient de sa poitrine.

Au même instant, son père et ses deux frères apparaissaient au seuil de la porte, et faisaient fête au jeune officier.

Du vin, des fruits, des pâtisseries furent disposés dans la grande salle, et et l'on pressa Hector d'y faire honneur. Mais il suivait d'un œil plein de tristesse le visage assombri de sa jolie cousine, et ce ne fut que lorsqu'il la vit essuyer ses pleurs pour s'occuper de le servir, qu'il accepta une coupe de vin de Tokay.

La conversation s'anima, Hector était jeune et gai ; la perspective d'une campagne possible n'était pas pour lui déplaire, et bien qu'il n'en parlât plus, une sorte d'excitation joyeuse perçait sous ses paroles.

Avec l'insouciance heureuse de son âge, Isaure se laissait aller au bonheur du présent ; elle voyait réuni autour d'elle ce qu'elle aimait le plus, et peu à peu elle s'abandonnait à l'espérance, sans trop augurer de l'avenir.

Au moment du départ, elle passa à la boutonnière du jeune homme, comme une blanche cocarde, les perce-neige qu'elle avait cueillis.

—A bientôt, murmura-t-elle d'une voix étouffée.

—A bientôt, à toujours, répondit-il en la serrant dans ses bras.

Il monta à cheval, entouré de ses jeunes cousins, admirant à l'envie les formes superbes du bel animal et l'élégance de son cavalier.

Isaure se pencha à l'appui de la terrasse pour l'apercevoir plus longtemps.

Lorsqu'il eut disparu au détour du chemin, après avoir une dernière fois agité son shako en signe d'adieu, elle tourna vers les siens son visage inondé de larmes.

—Il est parti, dit-elle tristement.

—Mais il reviendra bientôt nous enlever notre petite dame, répondit son père en tapotant ses cheveux bouclés.

—Nous serons si fiers d'avoir un beau-frère capitaine et décoré de la Légion d'honneur, s'écrièrent Louis et Eugène avec enthousiasme.

Un brillant sourire parut au travers des pleurs à cette perspective.

—"Pluie d'avril ne mouille guère :" pensa la mère, bénissant Dieu de ce qu'il a proportionné le fardeau aux épaules qui le reçoivent.

MME CHARLES PÉRONNET.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Mme Charles Péronnet, de Grenoble, France, qui nous a fait l'honneur d'écrire cette petite nouvelle expressément pour le JOURNAL DE FRANÇOISE, est l'auteur de plusieurs nouvelles et romans pour les enfants et pour les jeunes filles. Son plus récent ouvrage : *Au Pair*, est un roman très attachant, que nous recommandons avec sincérité aux lectrices de ce journal.

Frechette - Mercier

NOTRE journal n'a pas l'habitude de signaler les fêtes mondaines, mais nous ferons exception en faveur du mariage de Mlle Jeanne Fréchette, fille aînée de notre poète lauréat, M. Louis Fréchette, avec M. Henri Mercier, fils aîné d'un autre patriote, M. Honoré Mercier, ex-premier ministre de la province, parce que cet évènement a tout le cachet d'un évènement national.

Voilà deux de nos meilleures familles canadiennes, à tous les points de vue de la position, du talent et de la célébrité, qui viennent de contracter des liens qui souderont en un seul leurs foyers. Ces deux noms resteront désormais unis devant la patrie comme ses deux meilleures gloires : l'un a chanté ses deuils et ses joies en des vers immortels, l'autre a vaillamment défendu ses droits et souffert pour elle...

Au couple jeune et beau, qui entre dans une vie nouvelle, au milieu de démonstrations nombreuses d'amitié et de fidélité, nous offrons nos congratulations et nos souhaits de bonheur sincères.

Le Drapeau Tricolore au Canada

SON ORIGINE.

TOUT le monde connait l'immense toile du Monument National, représentant l'assemblée des 92 résolutions. Le peintre y fait flotter une multitude de drapeaux tricolores. Au point de vue patriotique l'inspiration est bonne, mais l'artiste a de plusieurs années devancé l'histoire.

Le glorieux drapeau, qui avait fait le tour du vieux monde avec les armées de la république et de l'empire, et qui, depuis quatre ans, flottait de nouveau sur la France, était alors à peu près inconnu au Canada.

Après 1763, meurtri, ruiné par la guerre et l'oppression, le Canada-Français s'était replié sur lui-même et ne connaissait guère d'autre drapeau que celui d'Angleterre, que deux fois déjà il avait relevé et maintenu.

Quiconque se fut alors avisé de déployer un drapeau tant soit peu suspect, ou d'arborer un emblème qui eut pu déplaire à nos tyrans, aurait payé d'amende ou de prison sa déloyale témérité.

Dans les années précédant la rébellion de 1837-38, les esprits surchauffés par les exactions de l'oligarchie anglaise bravèrent plus facilement les tyranneaux d'alors. On vit surgir foule d'étendards blancs, roses le plus souvent, et brodés d'emblêmes ou d'inscriptions.

Quoiqu'on y ajoutait quelquefois le castor ou la feuille d'érable, il n'y avait pas d'insigne national distinctif reconnu. Ce fut surtout vers le drapeau étoilé des Etats-Unis que se tourna la faveur populaire. Il était de toutes les assemblées des patriotes comme l'allié national, le défenseur à l'occasion des Canadiens opprimés

M. Amédée Papineau, seigneur de Montebello, conserve encore un drapeau rouge, blanc et vert, sous lequel, se rallièrent, dit-il, les patriotes en 1837-1838. Quoi qu'il en soit, tous ces drapeaux disparurent dans la terreur et les représailles qui suivirent ces jours sanglants, plus tard la Société Saint-Jean-Baptiste adopta comme couleurs le blanc et le vert.

> Le blanc de notre neige,
> Le vert de nos espoirs,

comme le chantait un poète du temps. Mais, chose remarquable, pendant toute cette époque nul ne songea à prendre comme insigne national le drapeau fleurdelisé de France, depuis longtemps abandonné.

La France, la mère-patrie, oubliait les Canadiens ; et bien des yeux humides se portaient sur le fleuve, du côté où la dernière voile française avait disparu, et bien des lèvres tremblantes redisaient tout bas : " Reviendront-ils jamais ! " Un jour le vieux Québec tressaillit et se porta aux remparts : la France revenait !

La Capricieuse doublait la pointe de l'île d'Orléans, battant à la corne le drapeau tricolore.

Le sang français des Canadiens n'hésita pas devant ce pavillon nouveau, ce n'était plus le vieux drapeau blanc, et pourtant tous avaient reconnu l'étendard de la France.

En un instant Québec se couvrit de tricolore ; les nouvelles couleurs de la France spontanément devinrent celles du Canada-français.

Et Crémazie, le barde inspiré, répondant au chant de son " Vieux Soldat Canadien," s'écriait :

> Tu l'as dit, vieillard, la France est revenue,
> Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la [nue
> Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
> Ah ! ce jour glorieux où les Français, nos [frères,
> Sont venus, pour nous voir, du pays de nos [pères,
> Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Comme les Canadiens avaient retrouvé leur sang, ils avaient retrouvé leur drapeau. Les marins de la Capricieuse en parlent encore à leurs petits enfants, en France. Ce fut une fête sans pareille ; la mère et la fille si longtemps séparées s'étreignirent follement. Pour quelques jours le nouveau drapeau de la France sembla devenir celui des Canadiens :

> Et puis on entendit le soir sur chaque rive
> Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive
> Un long chant de bonheur qui sortait des [tombeaux.

Tous les vieux Canadiens, morts pour la France, se levaient dans leur tombe à la vue de leur rêve réalisé.

Hélas ! Les marins français durent repartir et par son poète le peuple leur disait :

> Quoi ! déjà nous quitter ! quoi ? sur notre [allégresse
> Venir jeter sitôt un voile de tristesse ?
> A contempler souvent votre noble étendard
> Nos regards s'étaient fait une douce habitude.
> Et vous nous l'enlevez ! Ah ! quelle solitude
> Va créer parmi nous ce douloureux départ.

Mais " le noble étendard " ne devait plus repartir il restait aux Canadiens.

Ils ne pouvaient voir une seconde fois s'effacer entièrement l'image de la France, la première séparation avait trop duré.

Ils gardèrent ce gage que la mère leur laissait, en souvenir d'elle ils le conservèrent d'abord. Mais sa popularité alla toujours grandissant et bientôt il fut de toutes nos fêtes l'étendard vénéré.

Sa présence rappelait au peuple son histoire, sa mission : à le voir se déployer à la brise, le Canadien se sentait plus fort, plus courageux ; car il savait que par delà des mers la grande nation suivait les progrès de sa fille, et n'abandonnerait jamais le petit peuple, qui, aux champs du nouveau-monde faisait flotter grandes et fiers les trois couleurs du génie français.

La société St-Jean-Baptiste par un vote unanime sanctionna bientôt le choix populaire, et porté, par l'œuvre de Duvernay, le tricolore devint officiellement le seul drapeau national des Canadiens-Français.

L'Angleterre généreuse n'en prit jamais ombrage ; comprenant et respectant le sentiment légitime des Canadiens-Français, elle a compris qu'unissant les deux drapeaux, chacune a maintenant une part de nous-mêmes : Albion notre foi, la France notre cœur !

ARMAND LAVERGNE.

DORS, MON GAS !



Musique de Juliette de Martigny. Paroles de T. Botrel.

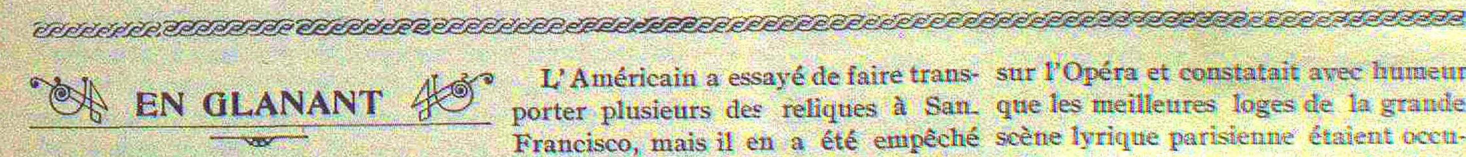


2ème Couplet.

Pour te bercer, je chante !
Fais bien vite dodo ;
Car dans ma voix tremblante
J'étouffe un long sanglot.
Quand la mer est méchante
Mon cœur sonne le glas...
Mais il faut que je chante :
Fais dodo, mon p'tit gâs !

3ème Couplet

Si la douleur m'agite
Lorsque tu fais dodo,
C'est qu'un jour on se quitte :
Tu seras matelot,
Sur la vague maudite
Bien loin tu t'en iras....
Ne grandis pas trop vite !
Fais dodo, mon p'tit gâs !



EN GLANANT

Un temple des Aztèques

Quel âge peut bien avoir un ancien temple de ces peuples dont le dernier souverain fut torturé par Fernand Cortès ?

C'est ce que se demande un archéologue américain, qui, guidé par une inscription trouvée au musée de Mexico, a découvert dans les environs de Yesca une vaste caverne qui servait autrefois de temple aux Aztèques. Il y avait là des statues en pierre et un autel audessus duquel brûlait une flamme alimentée par un gaz naturel qui sortait d'une excavation du rocher.

Tout semble indiquer que cette lumière sacrée de l'ancien culte brûlait depuis des siècles sans discontinuer.

L'Américain a essayé de faire transporter plusieurs des reliques à San Francisco, mais il en a été empêché par les autorités mexicaines.

***

Les fautes d'orthographe de Bonaparte

On peut être un excellent chef d'armée, un conducteur d'hommes comme il y en a eu, peu et faire des fautes d'orthographe. C'est au moins ce qui est arrivé à M. *Buonaparte*... car les gentilhommes d'il y a un siècle—et plus—n'écrivaient et ne prononçaient jamais autrement ce nom.

Il y a cent ans, exactement, le premier consul, qui déjà s'occupait des moindres détails de l'administration du pays et s'intéressait d'une façon particulière à ce qui touchait aux théâtres, se faisait remettre un rapport sur l'Opéra et constatait avec humeur que les meilleures loges de la grande scène lyrique parisienne étaient occupées gratuitement par des fonctionnaires ou des personnalités en renom. Aussitôt, Bonaparte écrivit au bas du document l'apostille suivante : " A *datter* du premier nivôse (21 décembre), toutes ces loges seront payées par ceux qui les occupent " Cet ordre bref, qui débutait par une faute d'orthographe, fit rentrer 60,100 francs dans les caisses de l'Opéra.

Le jeu des définitions .

Amour.—Un roman qui a le caprice pour préface, l'indifférence pour conclusion, et dont il est extrêmement rare que les auteurs tirent une seconde édition.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite)

III

QUANT au comte Eldringen, après s'être promptement remis de la chaude alerte de la rencontre avec sa sœur, il s'abandonnait franchement à la joie de revivre un lointain passé, désappris mais non oublié. La ligne de démarcation entre lui et sa fille fut par tous nettement et exquisement indiquée. Tout passé de mode que fût son habit, tout incertaine que, par manque d'accoutumance, se montrât parfois sa main en emplissant le verre d'une belle et aristocratique voisine, il demeurait, malgré tout, "un des leurs". On pouvait, à la rigueur, pardonner au père sa volontaire déchéance, mais jamais à la fille son involontaire naissance.

En dépit de tout ce merveilleux déploiement de tact, il ne pouvait pas ne pas se glisser quelques moments d'embarras général. Le choix des sujets de conversation faillit, à plusieurs reprises, devenir un dangereux écueil. Le baron Bernersdorf, voisin d'Ulrique, fut cause d'un premier froid. Le potage n'était pas achevé qu'il s'était fait prendre en grippe par la jeune fille. Comme il se plaignait à elle de n'avoir, en réponse à deux observations sur le temps, et à trois autres sur la marche de la saison, obtenu que cinq monosyllabes, et disait ironiquement se flatter, pourtant, d'avoir une conversation plus divertissante.... même que le potage aux pointes d'asperges, elle lui repartit d'un ton bref :

—J'avais quelque chose à manger et rien à dire.... Et puis, j'avais faim, si vous voulez le savoir.

—Faim ?... —s'écria le baron avec un mouvement d'intérêt ; — ah ! ne me dites pas cela, à moi qui cours en vain, chaque matin, dans l'Helenenthal, à la poursuite d'un appétit qui se moque cruellement de mon infortune ! Quelle est donc votre recette ?

—Si, à l'heure qu'il est, vous n'aviez rien mangé depuis hier vous auriez faim, je pense.

—Tiens... tiens ! Vous vous laissez mourir d'inanition ? Ce n'est pas une mauvaise idée. Je l'essaierais si je ne craignais d'être taxé d'originalité. J'aime les sensations extraordinaires et je ne me rappelle pas avoir jamais ressenti celle de la fringale.

—Je puis, — dit Ulrique avec un triste sourire, — vous la décrire très exactement, moi qui vais me coucher l'estomac creux de deux jours l'un.

On juge du froid produit par ces paroles dites à haute voix. La maîtresse de la maison chercha à réparer la maladresse du baron.

—Mais assurément,—approuva-t-elle,—tout le monde a faim à certains moments. Vous rappelez-vous, l'été dernier, à l'exposition de peinture ? Pas de restaurant à proximité ! Nous en sommes sorties à moitié mortes d'inanition. N'est-ce pas, Clara ?

Clara n'eut pas le temps de soutenir la parade maternelle. Ulrique, avec un calme parfait, remettait les choses au point.

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, — déclara-t-elle. —Si j'ai senti la faim, ce n'est pas par manque de restaurants, c'est par manque d'argent.

Le froid s'accentua. La comtesse Tiefenthal lança un regard désespéré à son ami qui, bravement, se jeta dans la brèche en faisant des questions à tort et à travers. La conversation reprit aussitôt, presque tumultueuse, tant on avait besoin de se réchauffer.

Si ce fut le froid le plus embarrassant de la soirée, ce ne fut pas le dernier. On parlait d'un mariage récent, et le comte Minart de déclarer cette union une mésalliance, la femme ne possédant pas le nombre de quartiers de noblesse jugé indispensable au bonheur conjugal de l'époux.

—Ma foi, — concluait le comte, — il s'est tout bonnement encanaillé....

Un coup d'œil significatif de sa femme, lancé du côté d'Ulrique, l'obligea à éteindre sa faible voix au sein du plus parfait silence.

Le dîner, pénible pour tous, avait été douloureux pour la fille de Fanny Badl, car, grâce à son sûr jugement, à défaut d'expérience mondaine, elle avait compris. C'est quand le café fut servi dans la véranda, que chez le pauvre enfant, l'effort de tension nerveuse atteignit son extrême limite. Comme l'animal fatigué de la poursuite de la meute, elle se sentit résolue à faire tête ; un pli rude creusa son front, et lorsque Clara Tiefenthal vint poliment lui offrir de regarder avec elle un album de photographies, ce fut presque brutalement qu'Ulrique la repoussa. L'aimable petite Thekla, qui vint l'inviter à se joindre aux autres jeunes filles se promenant dans le jardin, fut accueillie par un regard farouche qui la fit s'enfuir tout émue vers ses compagnes.

Certainement Ulrique se rendait bien compte que, pas un instant, on n'avait manqué de politesse à son égard, que c'était de sa faute si elle restait là, assise toute seule lançant autour d'elle de sombres regards, comme une biche aux abois... Mais, malgré soi, elle ne pouvait répondre aux prévenances ; elle sentait la barrière !

—Non ! je ne fais pas partie de ces gens-là,—pensait-elle, en rentrant un peu plus tard à l'hôtel, avec son père.—Ils ont raison : je ne suis pas des leurs.... et n'en serai jamais !

IV

LA BOUTIQUE DU COIFFEUR

Inutile de dire que le dîner à la villa Flora demeura un fait.... ou mieux un accident isolé. Il eut cependant un épilogue particulièrement blessant pour Ulrique : la poursuite offensante et acharnée du baron Bernersdorf.

Les jours qui suivirent, elle ne cessa de le trouver sur ses pas au cours de ses promenades solitaires, et chaque fois il l'abordait de façon cavalière.

—Agiriez-vous ainsi à l'égard des demoiselles Tiefenthal, si vous les rencontriez ?—lui demanda la jeune fille excédée de ses compromettantes politesses.

—Je ne le pourrais, —répondit-il un peu embarrassé ; —elles ne sortent jamais seules.

—Et c'est parce que je n'ai pas de chaperon, moi, que vous trouvez honnête ?....

—Oh ! vous, c'est différent. Votre.... comment dirai-je !... votre-éducation est autre ; et puisque je suis un peu votre cousin, le mari de votre tante étant mon parent, quel mal y a-t-il à ce que cousin et cousine fassent ensemble un tour dans l'Helenenthal ?

Ulrique eut beau éviter désormais cette promenade, elle n'échappa pas à une obsession dont, malgré sa précoce expérience de la vie, le but échappait encore à ses dix-sept ans. Après être restée deux ou trois jours sans rencontrer le baron, elle le revit bien vite se placer en travers de son chemin pour lui dire :

—Ce serait charmant, savez-vous, si vous vouliez passer l'été dans ma petite forteresse de Bohême ! En pleine forêt ; personne pour y troubler le charme des promenades !

—Je crois que mon père a l'intention d'aller à Ischl,—répondit-elle d'un air ennuyé.

—Qui l'en empêcherait ?.... Moi, je vous vois jouant à la châtelaine, toute vêtue de velours et de soie qui siéraient si bien à votre beauté. A-t-on besoin d'être trois lorsqu'il est si charmant de n'être que deux ?

Devant cette attaque violente, la pauvre enfant ne pouvait se méprendre. Elle devint subitement rouge d'indignation, et, toisant le baron, elle s'écria :

—Vous êtes odieux !....

Elle se détourna de lui et s'enfuit avec une nausée de dégoût. Ainsi, quoique noble par son père, elle était de bonne prise à cause de sa tare maternelle. Ah ? elle n'en avait assez de ces aristocratiques parents qui lui jetaient la honte après la méprisante politesse. Que ne connaissait-elle ses parents du côté de sa mère, ces parents que le comte avait toujours évités avec autant de soin qu'il l'était lui-même par les siens ! Parmi eux, du moins, elle ne serait pas traitée en paria ! Ils l'accueilleraient, elle, la petite fille du sous-officier ! Avec eux, plus de morgue, bourgeoise parmi les bourgeois, elle ne serait plus l'être hybride que l'on montre au doigt ! Oh ! si elle les connaissait !

Ce vœu devaitêtre bientôt satisfait. En quittant Baden, le même automne, le comte Eldringen vint échouer dans une petite ville de province où habitait un frère de sa femme, un certain Josef Badl, coiffeur de son état. Dès le lendemain de son arrivée, Ulrique exprima le désir de faire la connaissance de ce modeste boutiquier, et l'ancien capitaine de hussards, quoique surpris et contrarié, ne se crut pas le droit de s'y opposer. Il la conduisit donc où elle voulait aller.

La vue du nom de sa mère peint en grandes lettres rouges sur fond blanc et surmontant une vitrine où se prélassait entre deux postiches frisés, l'un trop noir et l'autre trop blond, une prodigieuse natte de cheveux causa à la jeune fille un soudain serrement de cœur qu'elle se reprocha. Ils entrèrent dans le petit salon encombré, où flottait la lourde senteur des huiles pour les cheveux ; un individu chétif, à l'air affairé, portant un peigne derrière l'oreille, un paquet d'épingle à cheveux à la main, et un habit râpé, lamentablement taché de graisse, se glissa timidement vers les nouveaux venus. C'était le frère de la mère d'Ulrique,.... son oncle !

La fantaisie absolument inattendue de cette visite de son noble beau-frère et de sa fille causa au pauvre coiffeur une surprise fort voisine de l'hébétement. Il n'en fut pas de même de Mme Badl, sa femme.

Il faut dire que cette dame n'était pas médiocrement vaniteuse de pouvoir dire à tout propos : "notre beau-frère le comte", ou "notre nièce la comtesse". Malheureusement, personne n'ayant jamais vu ces fameux et si nobles parents, après avoir écouté d'abord bouche béante les formules emphatiques de la femme du coiffeur, on en était peu à peu venu à considéré cette aristocratique alliance comme une chimère. Souvent Mme Badl avait failli étouffer d'indignation en voyant le sourire incrédule que Mme Strumpf, la femme du tailleur, ou Mme Pock, la femme du cordonnier, dissimulaient à peine au fond de leur tasse de café lorsqu'elle grossissait sa voix pour parler avec componction de "beau-frère le comte" et de la "nièce la comtesse". Et voici que ces êtres réputés fabuleux venaient d'eux-mêmes apporter la preuve de leur réalité ! Quelle délicieuse revanche de tant de sourires ironiques ! Ah ! certes, elle ne laisserait pas échapper cette occasion inespérée de triomphe que lui donnait le sort ! Avant même de descendre au salon, pour secourir son mari dont elle savait le peu de tête dans les grandes circonstances, elle avait rapidement expédié à Mme Strumpf, à Mme Pock et à quelques autres dames de sa connaissance l'invitation urgente à un goûter de café qu'elle avait spontanément décidé de donner avant une heure.

Le comte et Ulrique ne pouvaient donc échapper. Leurs efforts pour prendre congé cessèrent lorsqu'ils comprirent que Mme Badl était assez déterminée pour leur barrer le passage de toute l'ampleur de sa personne, s'ils persistaient dans leur désir de retraite. Il se résignèrent donc.

Oh ! le souvenir de ce goûter de café, comme il hanta, dans la suite, la mémoire d'Ulrique ! Pour elle, madame Strumpf, et madame Pock se confondirent en un unique et monstreux spécimen de la vulgarité de la classe moyenne allemande. En dehors d'elles, elle n'eût su dire ce qui lui fut plus pénible, ou de l'attitude stupidement terrifiée de Joseph Badl en présence du mari de ma sœur, ou des bruyantes tentatives de familiarité de madame Badl. Oh ! cet odieux et ridicule étalage de la couronne à neuf pointes devant le rayonnement de laquelle chacun, moralement, se vautrait plus bas que terre ! Et ces ajustements et ces façons gauches ou grossières de se servir de la serviette ou du mouchoir, et, par-dessus tout, cette odeur âcre et fade, cette odeur d'huile pour les cheveux !

MME DE LONGGARDE

(A suivre.)

LETTRE D'OTTAWA

Ma chère directrice,

VOUS m'aviez promis de venir m'enlever la plume cette quinzaine et de me laisser une vacance noblement gagnée, mais vous ne tenez pas parole, vous me trahissez. Ah ! je sais, vous êtes à Montréal dans noces et festins. Tout le monde se marie et alors on délaisse la politique, on fait fi de la législation. Voilà donc pourquoi vous nous abandonnez quand les intérêts du pays sont en jeu, et quand on dispute si âprement sur les beautés du haut et du bas tarif.

Je vous assure que cette discussion manque d'attrait. Allons-nous nous briser la tête contre les murs parce que nos seigneurs et maîtres ont à payer quelques dollars de plus les attributs dont ils se plaisent à nous orner, qui flattent leur vanité et qui consolident leur crédit ? Certainement non. Et puis cet argent-là profitera à quelqu'un, à quelque humble travailleur dont la femme peine au logis pour nourrir une lourde famille. Pourquoi n'aurait-elle pas sa part? Savez-vous que je suis protectionniste, ma chère amie ! Le Canada aux Canadiennes, j'ai ma devise, moi aussi.

Quant à cela, nous n'avons pas à nous plaindre ici. Nous règnons haut la main et sans conteste Nous avons eu, depuis Pâques, le plus joli essaim de fraîches canadiennes que l'on puisse rêver. L'austère bâtisse du parlement en était tout ensoleillée ; et en dépit du temps morose, il filtrait dans les couloirs des rayons de jeunesse.

La semaine dernière a été la semaine des jeunes. Madame Tarte et Madame Brodeur ont successivement donné de très charmants *at home* auxquels se sont trouvées réunies : chez Madame Tarte, où Mlles Tarte, Mlles St Pierre, Desmarais, Mount et Jodoin faisaient les honneurs : Mlles Bickerdike, Benoit, Beaulieu, Blair, Borden, Chapleau, Campeau, Dansereau, Dufresne, Doutre, Davies, Fielding, Fitzpatrick, Faribault, Loranger, Lefebvre, Robillard, Desaulniers, Duplessis et St-Jean.

Mlle Dautre, la compagne fidèle de madame la présidente, était l'hôte de circonstance au thé donné par madame Brodeur dans les salons de la présidence ; les amies que Melle Doutre s'est faites pendant ses séjours annuels à Ottawa sont venues lui dire adieu car elle nous quitte pour retourner à vous : Montréal est si exigeant !

La fête du départ a été aussi gaie que peut l'être une séparation et parmi les jeunes filles présentes, je peux citer : Melles Borden, Fielding, Cartwrigh, Scott, Blair, Ritchie, Taschereau, Gormully, Vernon-Smith, Parris, Sweeney, McLeod, Stewart, Bolton, Benoit, Laframboise, Lambert, Burbidge, Davis, Gourdeau, Valade, Toller, Girouard, Lavergne, Fitzpatrick, McGee, Clemow, Tarte, Jodoin, Sparks, Kerr, Dora Wood, Taillon, Tetu, Chapleau, Fiset, Faribeault, Rhéaume, Griffin, Lemoine, Irwin, Lamothe, Lusignan, Deslauriers, Little, Walker et Desmarais.

Naturellement les gens sérieux ne se sont pas oubliés dans cette série de divertissements bien que la mort de Sir Olivier Mowatt ait jeté un crêpe sur les réceptions officielles.

Rideau Hall a donné plusieurs grands dîner officiels, entre autres un en l'honneur du général Baden Powell, le défenseur de Mafeking, qui voyage incognito au Canada, mais dont les moindres mouvements sont proclamés bien haut. J'ai eu l'occasion de voir le général à la galerie de l'orateur écoutant sans conviction un discours tonitruant de Sir Richard Cartwright. Je l'ai trouvé très bien, le général ; il n'a pas du tout l'air d'un officier anglais.

Mme Dandurand a fait une courte apparition à Ottawa ; je l'ai à peine entrevue dans les salons de Mme Brodeur dont elle était l'hôte. Votre éminente collègue assistait au dîner officiel donné par l'Orateur et Mme Brodeur dans leur appartement.

Cette sortie de carême et cette poussée de printemps provoquent à Ottawa une végétation superbe, entendons-nous. Je devrais dire, des floraisons extraordinaires.

Autour des statues de nos grands hommes qui ornent les parterres parlementaires, on a planté des perce-neiges de différentes couleurs : bleus, jaunes, violets dont les fleurs surgissent du gazon sans qu'il apparaisse ni tige, ni feuilles et qui semblent jetés à plaisir dans les brins d'herbes.

C'est d'un effet charmant et pour moi bien nouveau ; cela m'a rappelé les veilleuses lumineuses, les lampions de couleur répandus sur les gazons publics aux grandes fêtes, ou encore le mot charmant d'un enfant qui voyant, pour la première fois, un champ d'atocas où les fruits rouges semblent répandus par plaques sur le sol, sans attache visible, s'écria : "Maman, quelqu'un a donc laissé tomber un panier de cerises ?"

Ces corolles, aux couleurs vives émergeant du sol produisent un effet analogue et fort original. Nos grands hommes dans leurs manteaux de bronze doivent être bien heureux de telles attentions.

Une autre floraison c'est celle des hymenées nouvelles. Aussitôt le temps de Pâques venu, Ottawa devient la Mecque des nouveaux époux dont les moyens modestes ne permettent pas le tour prétentieux aux Etats-Unis, Boston, New-York et Washington suivant la formule consacrée.

La capitale canadienne suffit à ces couples canadiens, qui nous débarquent généralement vers les midi, pleins de leur bonheur nouveau, vêtus de leurs habits de noce, la mariée portant le chapeau clair qu'elle avait rêvé et l'époux coiffé du couvre-chef officiel qui paraît terriblement l'importuner. Aussitôt arrivés, ils se rendent au Parlement et se font guider dans les couloirs, admirant tout consciencieusement, comme il convient à des gens dont l'âme est heureuse et se com-

plaisant de leur propre béatitude. Une visite à la bibliothèque complète généralement cette première partie du voyage et pendant que le mari s'informe de la totalité des livres qu'elle renferme, sa chaste épousée désire savoir quelle est cette jeune dame de marbre blanc qui occupe le centre de la rotonde. Quand on lui dit que c'est la reine Victoria, elle répond ingénument qu'elle la croyait plus vieille que cela.

Puis le couple va faire un tour au jardin en attendant l'ouverture de la séance, et affaissé sur les bancs, en face de l'immensité de l'Ottwa, se repose des émotions parcourues depuis le matin.

A trois heures, ils sont les premiers arrivés à la galerie publique et prêtent un intérêt exceptionnel à la séance. La consultation du tableau des députés qu'on leur a passé, et sur lequel ils font semblant de chercher le député de leur comté, provoque des rapprochements et des frôlements de mèches qui se prolongent, tandis que d'en bas les députés narquois guettent ce naïf manège avec délice. Mais, ne s'apercevant de rien, ils s'enfoncent de plus en plus dans la consultation. Que leur importent ces bavards qui les guettent ? ils ne sont plus de ce monde, cette journée est la leur ! Bientôt l'un d'eux lève les yeux pour voir ce qui se passe, et comprenant la curiosité dont ils sont l'objet, rougit jusqu'aux oreilles ; timides et confus ils se lèvent alors et bientôt s'effacent prestement, filant vers des lieux moins indiscrets. La visite obligatoire est faite et on ne les reverra plus. Demain ce sera le tour d'autres bienheureux, mais le jeu sera le même.

YVETTE FRONDEUSE.

Je ne voudrais pas qu'un mot hostile à quelqu'un restât après moi... La postérité n'est pas l'égout ne nos passions ; elle est l'œuvre de nos souvenirs, elle ne doit conserver que des parfums.

LAMARTINE.

Les injures sont humiliantes pour celui qui les dit, quand elles ne réussissent pas à humilier celui qui les reçoit.

MARMONTEL.

Les hommes et les femmes

M. G. Labadie-Lagrave se demande dans le *Figaro* "quelles sont les femmes qui plaisent aux hommes".

C'est une question brûlante, difficile et délicate. Celui qui la pose, estime que toutes les femmes aiment à peu près les mêmes hommes, mais que cette uniformité ne se retrouve pas dans l'autre camp et que s'il est très difficile d'analyser les charmes par lesquels ces femmes sont surtout séduisantes pour les hommes, c'est parce qu'aucun d'eux ne comprend l'amour "de la même manière."

" Egoistes, légers, incapables d'affections profondes, les neuf dixièmes des hommes considèrent la chasse aux femmes comme une distraction, un passe temps, ou un genre de sport qui procure des satisfactions de vanité. Ce n'est pas qu'ils ne se laissent prendre assez fréquemment à un jeu dont ils n'avaient pas mesuré toutes les conséquences, mais lorsqu'on leur demande pour quels motifs ils ont éprouvé pour telle femme une passion sincère et profonde, s'ils veulent parler avec franchise ils seront obligés de répondre qu'ils l'ont aimée parce qu'elle était une femme et qu'elle s'est rencontrée sur leur chemin. La plupart des mariages n'ont pas d'autre o igine et ne tournent pas plus mal pour cela."

C'est tant mieux s'ils ne tournent pas plus mal, évidemment. Mais pour des personnes sans "uniformité" neuf dixièmes d'hommes égoïstes, légers etc... c'est beaucoup.

M. Labadie-Lagrave fait appel à d'autres lumières. Nous apprenons, grâce à lui et à son érudition que M. Rafford Pyke, dans le *Cosmopolitan* assure "qu'on ne rencontrerait pas deux hommes qui fussent d'accord si on leur demandait à quels signes particuliers on reconnaît une jolie femme." Un collaborateur très savant des *Westermanns Manats Hefte* a ruiné lui aussi le prestige historique de la beauté, en étudiant l'évolution de l'idéal chez les artistes à travers les âges. M. Labadie ne pense pas comme eux. Il est très sûr que ces ennemis de la beauté classique seront vaincus à la fin, comme de méchants dieux, dans leur lutte contre une souveraine "qui n'a qu'à se montrer pour que ses détracteurs se mettent à genoux".

Si le philosophe anglo-saxon dédaigne la beauté il accorde plus de poids à l'élégance et à la grâce, et cela parce que "les représentants du sexe, dont la force physique est le seul apanage incontesté, doivent être tout disposés à admirer par-dessus tout, chez l'autre moitié du genre humain, les dons naturels dont ils sont euxmêmes les plus complètement dépourvus."

Si les hommes avouent ces choses... Mais il est vrai qu'il y en a tant qui ne pensent pas là-dessus comme M. Labadie-Lagrave !

L'homme manque de grâce, et il y a une large part de vérité dans les remarques du collaborateur du *Cosmopolitan* sur l'admiration "qu'un sourire agréable, des gestes d'une aisance irréprochable et une démanche harmonieusement ondulée" doivent inspirer à de malheureux mâles cond mnés de plein droit, à raison de leur sexe, a une gaucherie ét rnelle."

Pauvres "mâles" !

Et—remarquez, messieurs—ce n'est pas nous qui l'avons dit.

L'excellence de la dévotion au Cœur Adorable de Jésus-Christ

En vente à Montréal, aux Bureaux du Messager, à la Librairie Beauchemin, et chez Cadieux et Derome. A Québec, chez tous les libraires catholiques.

Un livre vient de paraître que nous voudrions voir entre les mains de tous nos lecteurs. C'est une édition, spéciale pour le Canada, du livre du P. de Gallifet intitulé ; *L'Excellen e de la dévotion au Cœur adorable de Jésus Christ.*

Ils ne sauraient rien trouver qui satisfasse mieux leur piété tant pour l'esprit que pour le cœur. Une doctrine sûre et abondante illustrée par beaucoup d'exemples, une idée nette et précise de la dévotion une grande clarté d'exposition et l'onction d'un saint, telles sont les qualités m îtresses de l'ouvrage. Ajoutez à cela de nombreux exercices de piété — bien choisis — qui en font un manuel pratique exc llent de la dévotion au Sacré-Cœur.

Nous avo s dédié notre édition à la Vénérable Marie de l'Incarnation et aux illust es martyrs Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant. Qu'ils daignent du haut du ciel bénir cette semence évangélique et la faire abondamme t fructifier dans l'âme du peuple canadien français pour la conse vation de sa foi !

Nous avons, à dessein, mis ce livre à la portée de toutes les bourses, afin d'en faciliter la diffusion à la plus grande gloire du Cœur adorable.

—*M ssager Canadien du S. C.*

Les femmes auteurs Anglaises au vingtième siècle

La littérature du XXème siècle est imbue de "morbidesse," mot créé dans la nécessité du moment par les impressionistes, et les femmes n'en sont pas exemptes, loin de là, leurs œuvres témoignent de l'incertitude de leur esprit. Les aïeules littéraires nourrissaient leurs âmes de nobles idéals, qui s'exhalent comme un doux parfum des pages qu'elles ont écrites. Elles vous mènent dans les régions de leurs rêves, peuplées d'êtres parfaits, et où la bonté, l'héroïsme, l'abnégation règnent suprêmement. Et... on se sentait meilleurs après de telles lectures. La fiévreuse activité de nos jours exclut, ou du moins coupe les ailes de l'imagination, et vole au ras de terre, éblouie par la trop grande lumière de la raison et du progrès. La littérature anglaise du nouveau siècle a plusieurs noms de femmes, toutes ardemment désireuses de résoudre les grands problèmes sociaux, et *last but not the least*... le problème mystérieux de la vie. J'indiquerai brièvement le but et l'œuvre de quelques-unes.

MARIE CORELLI

Mademoiselle Corelli est née de parents écossais et italiens, et est encore jeune. A-t-elle un grand avenir devant elle? Voilà qui est difficile à déterminer, vu la diversité d'opinion sur son compte. Elle a un beau style riche et courant, elle vise à démasquer l'hypocrisie et la corruption de la société actuelle. Malheureusement, elle n'en reste pas là, mais attaque avec violence l'Eglise et la religion, surtout dans son roman "The Master" et "Christian." Sa dernière production, "Temporal Power," est une travestie très claire sur le roi, son genre de vie, le caractère de Chamberlain et la guerre d'Afrique. Très exaltée et intolérante, elle est toutefois fort goûtée pour sa belle imagination et ses idéals. "A romance of two Worlds," "the Sorrows of Satan" et "Barabas"—sujet très risqué comme l'indique le titre—sont ses ouvrages les mieux connus.

MRS. MURPHY WARD
(MARY ARNOLD)

Cette femme distinguée naquit en Tesmanie en 1851, et est la petite-fille du grand Mathew Arnold. On ne peut que jouir de ses belles œuvres toutes empreintes du caractère noble et élevé de l'auteur. Ses héros et ses héroïnes sont comme elle, déchirés et tourmentés par le doute, passionnés, philanthropiques, des âmes d'élite enfin, qui cherchent toute leur vie la vérité sans la trouver. Ils reflètent tous l'état d'esprit de leur créatrice; espérons qu'un jour sa grande âme trouvera sa destinée dans la foi. Ses romans, dont voici les principaux, traitent pour la plupart de problèmes sociaux et religieux. "Marcella," "Sir George Tressady," "Hilbeck of Bannisdale," "Robert Elsmere," "Eleanor."

BÉATRICE HARRADEN

Voici encore une âme en peine, qui n'a pas de grands idéals ou d'aspirations réconfortantes pour la consoler. Encore jeune, elle n'a jamais connu le bonheur, et décrit la vie telle qu'elle l'a vécue, prosaïque, injuste, désespérée. Ses quelques livres sont des chefs-d'œuvre psychologiques, mais morbides à l'excès. "Ships that pass in the night" sa propre histoire a été traduite en français sous le titre "Ombres qui passent dans la nuit." "The Fowler" (l'Oiseleur), dans la version étrangère est aussi très fort. On sent après la lecture de ces livres que l'auteur n'a jamais connu, et n'apprendra sans doute jamais à connaître le secret du bonheur.

FLORA A. STEELE

Est aussi un auteur distingué, et ses romans sur l'Inde sont marqués au coin par un grand génie. L'âme de l'Indou sereine, philosophe, mais passionnée au besoin, ainsi que le ressort politique de la grande presqu'île, sont remarquablement décrits dans "Voices in the night" et "On the face of the waters."

KASSANDRA VIVARIA (MRS HEINEMANN)

Est une anglo-romaine, de vingt et quelques années, qui a écrit un roman des plus remarquables, intitulé "Via Lucis." C'est d'un réalisme puissant plein de pensées originales mais d'une morbidesse extrême.

ELLEN FOWLER

Jeune auteur très goûté, qui affecte le dialogue épigramatique. Ses ouvrages sont: "The Faringdons," "Concerning Isabel Carnaby," Fuel and Fire,

ANNE RITCHIE

Fille de Thackeray (Anne Ritchie) a écrit des œuvres charmantes, empreintes de poésie et de sentiment, telles que, "Old Kensingston," "The Village of the Cliff," etc. Toutes ces femmes sont pour la plupart jeunes et produisent chaque année des œuvres nouvelles palpitantes de vie et de passion concentrée, qui éclaireront pour les générations futures, cette phase curieuse, cette phase de transition pour notre civilisation.

CHRISTINE DE LINDEN.

Notes sur la Mode

On portera, durant la belle saison qui s'apprête, beaucoup de voile et d'étamine.

***

Il est plus que probable que les volants tiendront une grande place dans la façon des robes d'été: d'ailleurs, les tissus que l'on préconise semblent fait exprès pour les faire valoir; le costume tailleur, au contraire, aura sept lés à la jupe et se garnira plutôt verticalement.

***

La jaquette-sac, qu'on appelle Monte-Carlo, très courte est très en vogue. On peut la faire en toutes sortes d'étoffes et de nuance neutre afin d'accompagner un peu toutes les jupes.

***

La jupe garnie avec un volant en forme se voit moins et quand cette façon est choisie, le tablier uni est généralement allongé au moyen d'un volant qui forme une série de plis descendant à l'endroit où il est ajusté. Même le volant uni se remplace par un plissé soleil, et je vous assure que ce n'est pas laid du tout.

L'étole semble être la fantaisie du moment plus que tout autre garniture, et presque tous les vêtements soit manteau ou chemisette, la possède dans l'une ou l'autre de ses différentes formes.

Les chapeaux rivalisent de grâce et d'élégance avec les tissus d'été; le néuuphar est le dernier cri de la sai-

son. Le chardon en mauve et biscuit est une innovation fort goûtée. Les marguerites, les capucines, les pavots et les autres fleurs d'été seront également recherchées.

Il y aura aussi beaucoup de fleurs dans les tissus d'été. Les organdis, les mousselines, les gazes, les grenadines, les barèges, etc, seront couverts de brillants pavots, de grandes roses, de guirlandes de toutes sortes.

Sur les robes épaisses on emploie des franges en soie et en chenille. Mais plus que jamais, la dentelle est la garniture favorite.

J'ai une bonne nouvelle à donner à nos mondaines montréalaises. C'est l'installation, en notre ville, d'une modiste parisienne—de la rue de la Paix, s'il vous plaît !—qui se charge de coiffer les minois, jolis ou non, à l'air de leur figure. Nous allons trouver cela bon. Et pour atteindre cette perfection dans le genre, Mme Gsell—c'est le nom de cette artistique faiseuse—crée les formes qui conviennent à chaque type particulier de visage. Ceci est une innovation dans notre pays où les rares modèles de chapeaux parisiens sont copiés et recopiés jusqu'à satiété. En vous faisant coiffer chez Mme Gsell, vous serez sûre d'avoir un chapeau dont vous ne rencontrerez pas demain le pareil sur la tête de madame Tout le monde.

On peut choisir chez Mme Gsell, la paille de fantaisie ou le tulle, la dentelle ou le ruban—toutes importations directes de Paris—et sous les doigts de fée de cette supra-habile modiste, éclora une merveille d'élégance et de bon goût. Cela à un prix absolument raisonnable. Et vous savez que bien gantée, bien chapeautée, une femme n'a pas de concurrence à craindre dans le domaine de la toilette. Si je n'écoutais que mon égoïsme, je garderais pour moi seule l'adresse de cette modiste créatrice de petits chefs-d'œuvre, mais je n'aurai pas cette cruauté. Et je vous dirai tout de suite que Mme Gsell, depuis le 1er mai, a fixé son atelier au No. 74a de la rue Crescent. Allez-y, vous me remercierez bientôt du service inestimable que je vous rends.

CIGARETTE.

Articles et Etudes

C'EST le titre que l'abbé Elie-J. Auclair a donné au recueil de travaux littéraires et oratoires qu'il vient de publier. Nous l'avons parcouru avec plaisir et profit. L'auteur a voulu, avant tout, en faire une œuvre utile. Et il a réussi.

Ce n'est pas sans hésitation toutefois que l'abbé Auclair a livré de nouveau au public, sous forme d'un livre très joli de typographie, de format et de tenue, ces études et ces discours publiés dans diverses revues, ou prononcés devant des auditoires divers. C'est après s'être demandé à plusieurs reprises : pourquoi pas ? et s'être donné à lui-même tout un luxe de réponses, qu'il s'est décidé à redonner le jour à ses *Articles et Etudes*.

Le public lui en saura gré.

Assez de mauvais livres exercent toute leur influence sur nos mœurs, pour qu'il fasse bon saluer un auteur qui pense juste, qui dit bien et de bonnes choses.

Le ton du livre de M. Auclair est aussi varié que les sujets qu'il traite. Il prend l'allure familière de la chronique, celle du fait-divers ; et se fait didactique dans la conférence, et s'élève jusqu'à la grande éloquence dans certains discours. De tant de variété, l'ennui ne saurait naître. Et tant de leçons si agréablement données ne sauraient manquer de rendre meilleur.

B. B.

Articles et Etudes, chez Beauchemin, rue Saint-Paul, Montréal.

Bleu, Blanc, Rouge, par Colombine (Mlle Circé) *Déom Frères, éditeurs, 1877 rue Ste-Catherine, Montréal.*

Le titre, si peu banal, de ce volume offre d'avance aux lecteurs une garantie de son originalité. Et pas un ne sera déçu, je saisis avec empressement l'occasion de l'affirmer. Déjà les articles, signés Colombine, n'ont pas passé inaperçus, et la plus grande publicité qu'elle vient de leur donner par le volume où elle les a réunis, ne fait, en mettant en relief leurs nombreuses qualités, que prouver leur richesse d'aspect et la multiplicité de leurs points de vue.

Ce que j'admire chez Colombine, plus encore peut-être que la couleur, la souplesse, le charme de ses récits, c'est l'honnêteté de ses opinions. C'est à dire que ses impressions sont discutables, qu'elle ne devra nullement s'étonner qu'on vienne lui en reprocher quelques-unes, mais elle les expose sans crainte, elle en a le courage, simplement parce qu'elle les croit vraies. Ah ! de combien d'hommes, hélas ! en ces jours de boue et de vénalerie triste, on ne pourrait en dire autant.

Colombine s'applique encore à être vraie, non-seulement dans la traduction de sa pensée mais lorsqu'elle peint les scènes de la vie réelle qu'elle saisit dans leurs manifestations les plus significatives. Voyez, par exemple, pour n'en citer qu'une page parmi les trois cent soixante-neuf de ce volume, celle où elle décrit l'existence malheuse et maudite du pauvre petit, souffrant pour les fautes du père.... Elle palpite selon le rythme humain, la lecture nous fait pénétrer, jusque dans les moelles, les souffrances de ces enfants, et l'injustice de la société. "Ah ! société, c'est toi ! la marâtre !" nous lisons et nous sentons que c'est surtout beau, parce que c'est vécu.

L'amour de la vérité, les dons spéciaux de vision et d'observation sont de grandes qualités au service d'un écrivain. Et quand on sait joindre, à ces heureuses dispositions, la poésie de la tendresse, de la pitié, de la douleur, les œuvres prennent une autorite qui résiste à l'action dévastatrice du temps et à l'oubli.

Je formule le souhait sincère que Colombine ne s'arrête pas en si beau chemin. Notre compatriote canadienne a tout ce qu'il faut, dans son cœur, et dans son esprit, pour écrire des pages qui resteront à l'honneur de son nom et au nôtre. Elle a beaucoup appris, beaucoup retenu, et s'il sied à la femme d'avoir "des clartés de tout," à plus forte raison faut-il que la femme, éducatrice et porte-parole, possède à fond la science qu'elle est chargée de faire rayonner autour d'elle.

FRANÇOISE.

Toutes les idées sont justes, toutes les bouches sont fausses.

HENRY BROGNE.

Dans le monde, on sait mettre des paletots à toutes les vérités, même les plus jolies.

H. DE BALZAC.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

On raconte à propos des antipathies naturelles des choses vraiment bizares.

Il y a, par exemple, des personnes qui s'évanouiront à l'odeur des roses et qui aimeront des fleurs très communes, au parfum désagréable.

On a vu un Gouverneur de la Nouvelle France tomber en syncope à la vue des œufs de poisson.

Une dame française, de très haut lignage, était sujette à la même incommodité à la vue d'une écrevisse cuite.

Erasme, célèbre savant hollandais, mort au XVIme siècle, avait une telle horreur du poisson qu'il n'en pouvait même sentir sans avoir la fièvre, et si l'on en croit Ambroise Paré, chirurgien français de grande renommée, une personne haut placée ne voyait jamais d'anguille dans un repas qu'elle ne tombât en défaillance.

Joseph Scaliger, savant critique, érudit écrivain français du XVIIIme siècle, ne mangeait jamais de lait ; son père, Jules-César Scaliger, médecin éminent de Cresson ; Cadran, philosophe et médecin italien, avaient une souveraine aversion pour les œufs ; Ladislas Jagellon, roi de Pologne, haïssait les pommes, et si l'on en faisait sentir quelqu'une à Du Chesne, secrétaire de François Ier, il lui sortait une prodigieuse quantité de sang par le nez. Henri III ne pouvait demeurer dans une chambre où était un chat ; le maréchal duc de Schomberg, gouverneur de Languedoc, avait la même répugnance. L'empereur Ferdinand fit voir à Luspruck (Allemagne), au cardinal de Lorraine, un gentilhomme qui avait tant peur des chats qu'il saignait du nez à les entendre seulement de loin.

Il y en a qui ne sauraient voir des araignées et l'on sait que les Chinois s'en font un régal. M. Vanghneim, grand veneur de Hanovre, tombait en faiblesse, ou s'enfuyait quand il voyait un cochon rôti. Le philosophe Chrysippe avait une si grande aversion pour les révérences, qu'il tombait quand il était salué ; entre nous, voilà un homme qui se fût trouvé mal à l'aise dans nos couvents. On assure qu'un général célèbre par son courage ne pouvait supporter la vue d'un rat.

Ces antipathies plutôt maladives ne sont pas toujours faciles à vaincre, mais il en est contre lesquelles on peut réagir ; il faut le faire dès le début sans quoi on devient les esclaves de nos propres sentiments. Je suis bien d'avis que les personnages ci-haut nommés en y mettant un peu de bonne volonté, seraient peut être parvenus, sinon à guérir, du moins à amoindrir l'exagération de leurs antipathies. Faites bonne garde à l'égard des vôtres, jeunes amis, et si vous éprouvez pour quelqu'une de vos connaissances ces répugnances non motivées, travaillez sans relâche à extirper cette mauvaise plante, et votre bon cœur aidant, vous y réussirez certainement, car tout est possible à l'énergie et à la volonté.

TANTE NINETTE.

A propos de Concours

NOTRE concours est terminé du 1er mai. Je donnerai, dans le prochain numéro, les noms des lauréats. Ah ! que ne puissiez-vous avoir tous chacun le prix !

Nos Jeux d'Esprit.

Dans le logogriphe que j'ai donné à chercher, beaucoup n'ont deviné que la première syllabe ; si on avait réfléchi un tout petit peu, on aurait vu que les quatre vers ne voulaient pas dire la même chose. Ainsi :

Quatre lettres forment mon nom, je suis l'ouvrage d'un reptile : *soie* (vers à soie).

Je viens sans queue, un pronom : *soi*.

Et sans tête, un volatile : *oie*

Pour les premières fois, ce genre de devinette paraît un peu difficile, mais vous allez venir à vous habituer et trouverez bientôt que ces logogriphes ne sont pas plus embarrassants que les charades.

Les réponses au problème amusant avaient chacune un cachet spirituel et charmant et quoique les auteurs de ces réponses n'aient pas donné la véritable solution, ce qu'on m'en a dit en plusieurs cas, vaut la peine que j'en fasse la remarque.

Je suis heureuse de constater que l'esprit gaulois que nous a légué nos ancêtres se continue toujours, comme une tradition, en la génération présente, qui, elle aussi, je l'espère, saura l'infuser dans les veines de ses descendants.

LES JEUX D'ESPRIT

Enigne.

Rapide, elle embrasse les cieux,
Ma lumineuse trace,
Puis soudain, échappe à vos yeux
Qui cherchent sa place.
Hélas ! pour un plaisir grossier
Pâte molle et sucrée,
Prêtant mon nom au pâtissier,
Je quitte l'Empyrée.

Locution familière

Que signifie cette expression : Chercher midi à quatorze heures ?

Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Nommez six comtés sur la rive nord du fleuve St-Laurent, depuis Saguenay et le principal village de chacun d'eux ?

Problème amusant

Qui est-ce qui ressemble le mieux à la moitié d'une orange ?

Solution des Jeux d'Esprit

Logogriphe

Quatre lettres forment mon nom
Je suis l'ouvrage d'un reptile
Je viens sans queue, un pronom,
Et sans tête, un volatile.

Rép.—Soie, soi, oie.

PAGE DES ENFANTS

Ont très bien répondu :

Marianne, Arthabaskaville; Juliette, Corinnette, Trois-Rivières ; Lucile D., Antoinette G., Montréal ; Fanny Maurault, Couvent des SS. NN. de J., M. Jeanne Méthot et Charles-Paul.

Rébus

La boutique d'un coutellier porte cette enseigne :

o
oooooo
9

Rép.—Aux ciseaux neufs.

Ont donné de bonnes réponses :

Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fanny Maurault, Montréal ; Mignonnette, Montréal ; Jeanne de Varennes, Waterlo ; Marianne, Arthabaskaville ; Lucide D., Montréal ; Juliette, Trois-Rivières ; Adrienne J., Montréal ; Jeanne Méthot, J. L. Legris, Louiseville ; Anita, St-Gabriel de Brandon ; Geo. Emile Boulay, Blanche Chauvin, Paul et Symé.

Problème amusant

Quelle différence y a-t-il entre un bandit et un médecin ?

Rép.—Le bandit ne nous demande que la bourse ou la vie, et le médecin nous prend les deux.

Ont répondu : Fanny Maurault, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Gosselin ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Adrienne J., Montréal ; Rose-Alina, St-Hilaire ; Ernestine L., St-Henri.

Autre rép.—Les deux assassinent.

Charles-Paul.

Petite poste en famille

Jeanne et Amélie Hamel, de Sainte-Marie, Beauce ; *Simon Bouliane*, Malbaie, et *George-Emile Boulay*, Coaticook, m'ont fait parvenir leurs lettres trop tard pour que je puisse publier leurs noms dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Pourquoi aurais-tu peur de t'approcher, *George-Emile*. Tu sais bien avec quel plaisir j'accueille ceux de mes neveux et nièces qui veulent venir causer avec moi, et le plus souvent possible encore. Sans le savoir, tu m'as adressé une jolie lettre parce que tu as été simple et que tu n'as point cherché le grandes phrases, l'écueil le plus commun chez les écoliers de ton âge. Au revoir, n'est-ce pas, et à bientôt.

Que madame *Bella* ne soit pas trop fâchée contre moi. L'abondance des matières et l'espace restreint qui m'est alloué ne m'ont pas encore permis d'insérer, dans ma page, sa jolie poésie. Je me propose bien de l'y faire entrer la prochaine fois sans plus tarder.

Fille du moissonneur a su deviner mon faible ou plutôt mon fort. Oh ! la délicieuse tire, avec quelles délices nous l'avons mangée. Et le sucre, donc ! Je n'en ai pas goûté de longtemps qui eut cette saveur si riche et si douce en même temps. Merci, merci, je ne pourrai jamais assez te le dire, chère petite.

J'ai été à même de constater la dernière fois, par les réponses à la question de géographie que m'ont faites les petits jusqu'à 12 ans, qu'on ignore entièrement la géographie du Canada Il s'en est même trouvé qui n'ont pas dû ouvrir un livre ou consulter la carte de la Puissance, car sans cela on n'aurait pas imposé à certaines paroisses des alentours de Montréal un voyage pour lequel elles n'avaient pas été consultées. Ouvrez votre géographie, prenez votre atlas et cherchez sérieusement, non pas à la course et pour en avoir plus vite fini, les places dont je vous demande de désigner la situation exacte. Ainsi ne vous étonnez pas si j'y reviens encore plusieurs fois, au risque d'encourir votre disgrâce, mes enfants. La science s'acquiert par l'étude, et le goût de l'étude par la persévérance.

Il y a deux paroisses appelées Longueuil, l'une vis-à-vis de Montréal, dans le comté de Chambly, et l'autre dans le comté de Soulanges. Ainsi ceux d'entre vous qui ont nommé l'un ou l'autre de ces comtés n'ont pas fait de faute et ont par conséquent droit à leurs bonnes notes.

Sont arrivées trop tard pour la publication : *Ernestine Roy*, Académie Ste-Marie, *Rose de Mai*, Montréal ; *Gustave* et *Irène Grenier* de Québec, une petite nièce qui avait déserté le salon de Tante Ninette depuis quelques mois ; *Marianne*, Arthabaskaville et *Marcelle*, Stanfold.

Fille du moissonneur. — Petite *Marcelle*, je suis heureuse de te voir si bien disposée ; il faut persévérer dans ces bonnes dispositions, tu me ferais tant plaisir ! Maintenant que tu as 9 ans, il ne faut plus être étourdie, oh ! non, plus jamais, d'abord, c'est mauvais pour la santé, ensuite c'est très embarrassant ce défaut là quand on grandit.

Ta lettre est propre et bien lisible, ta calligraphie bonne pour ton âge. Félicitations.

Tu as raison, *Gaston d'Orvilliers*, pour être mon neveu ou ma nièce, il faut avoir en réserve une bonne dose de patience et de persévérance ; l'un est le secret de l'autre. Tiens-toi-le pour dit, mon ami, et mille amitiés de Tante Ninette, qui te dit au revoir, n'est-ce pas ?

Je suis reconnaissante à *Maman d'Antoinette* de sa bienveillante appréciation. En effet, notre journal a l'air bien aimé par les gens capables d'en juger et nous en sommes bien heureuses. Merci encore.

TANTE NINETTE.

A corriger à la page des enfants, dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE : L'anglais est le plus parlé. Lisez : La langue anglaise est la plus usitée.

Entre toutes petites filles, au parc Monceau :

—Vous avez donc changé de bonne ?

—Maman a renvoyé l'autre ; elle était trop mal élevée.

—Ah !

—Oui ; elle disait *tu* à ma poupée !

Bloc-Notes

L'ALLIANCE française n'aura, cette année, qu'à se féliciter du choix de ses conférencières. Madame Marc Sauvalle a très agréablement, jeudi dernier, succédé à Madame Dandurand, pour nous faire passer une soirée charmante. Son étude sur Mme Geoffrin, cette femme si attachante et si bonne, dont la devise fut : *Aimer et pardonner*, a été aussi bien faite que la critique la plus exigeante pourrait le demander. L'attention recueillie avec laquelle Mme Sauvalle a été écoutée, a dû lui prouver, beaucoup mieux que tout ce que j'en pourrais écrire moi-même, combien sa conférence a été goûtée et appréciée de ses nombreux auditeurs. Joignons encore aux beautés de la phrase impeccable et harmonieuse, une diction pure et nette, et l'on pourra concevoir une idée exacte des mérites de la sympathique conférencière.

Mme Sauvalle veut faire fleurir, dans notre société, le grand talent de la conversation française. C'est un excellent mouvement, auquel toutes les femmes surtout sont priées de contribuer. Je forme le vœu que la bonne parole de Mme Sauvalle ne tombe pas dans un terrain ingrat. *Le Journal de Françoise* aura le plaisir et l'avantage de publier bientôt le texte de cette remarquable conférence.

* * *

Marcelle B. — Article accepté avec remerciements. L'abondance des manuscrits déjà reçus retardera peut-être la publication du vôtre.

* * *

Nous offrons à nos lectrices la primeur d'une musique composée par une gentille concitoyenne, Mlle de Martigny, fille de M. Adélard de Martigny, pour les mots de la poésie de Théodore Botrel : *Dors mon p'tit gâs*. Avant d'en connaître l'air, déjà écrit par un musicien français, Mlle de Martigny avait désiré pouvoir chanter d'aussi jolis mots, et dans l'âme harmonieuse de la jeune fille, cette mélodie d'une musicalité charmante, a jailli...

FRANÇOISE.

Une jolie formule d'égoïste prenant congé de son médecin :

—Allons, au revoir, docteur ; portez-*moi* bien !

Cuisine facile

ŒUFS A LA RUSSE. — Mettez de l'huile dans une poêle ; quand elle est très chaude, cassez dedans un œuf et ajoutez un hachis de jambon d'York ; remuez le blanc de façon à enfermer jaune et jambon ; égouttez sur une serviette et salez. Faites passer au beurre autant de tranches de jambon que vous avez d'œufs, dressez un œuf sur chaque tranche, saupoudrez de persil haché et versez dessus une sauce tomate.

CÔTELETTE DE PORC FRAIS A LA CANADIENNE.— Mettez dessus poivre et sel, sciez les côtes avant de la mettre au feu ; ajoutez trois gousses d'ail, dans le gras, si vous l'aimez, et faites rôtir.

POUR SALER LE BEURRE. — Pour saler le beurre, les Ecossais qui s'y connaissent, procèdent de la manière suivante : On écrase en poudre très fine une livre de sel commun, une demi-livre de sel de nitre (salpêtre) et une demi-livre de sucre blanc ; puis on mélange parfaitement les trois matières. Mettre une once du dit mélange par livre de beurre en pétrissant énergiquement.

Traité ainsi, le beurre est ferme, mœlleux, d'une belle couleur et n'a pas de goût de sel. On peut le garder sans qu'il change pendant trois ou quatre ans, pourvu qu'il soit dans des vases épais, bien bouchés, à l'abri de la chaleur et de l'humidité.

SALADE AU POISSON. — Une chopine de poisson cuit, une tasse de céleri coupé en petits morceaux, le jaune de deux œufs durs haché fin, du sel et du poivre. Mélangez le tout avec de la crème bouillie. On peut y ajouter un peu d'oignon au goût.

Choisis ton serviteur entre cent, ton ami entre mille, ta femme entre dix mille ; car vous serez attachés toute votre vie au même joug.

CHARLES SAINTE FOI.

Conseils Utiles

ODEUR DE PEINTURE.—On enlève l'odeur de peinture d'une chambre, en y laissant séjourner pendant une nuit un seau, dans lequel on a jeté trois ou quatre oignons coupés en tranches. Fermez la porte, et le lendemain matin, l'odeur aura disparu.

POUR RAFRAÎCHIR LES TAPIS.—On rend une certaine fraîcheur aux tapis, après le ménage, en jetant une cuillerée à thé d'ammoniaque dans un seau d'eau chaude et en essuyant les tapis, avec un linge trempé dans le mélange. Le linge ne doit pas être trop mouillé. Ce procédé enlève non-seulement la poussière, mais rend les couleurs plus vives, et tue les insectes qui pourraient élire domiciles dans les tapis.

POUR RENDRE AUX CADRES LEUR BRILLANT. — Les cadres dorés seront remis à neuf par ce procédé : Battez en neige des blancs d'œuf auxquels vous avez ajouté une once de soude. Epousetez bien les cadres, puis avec une brosse légère frottez-les avec le mélange. Le résultat sera des plus satisfaisants.

POUR TENIR LES TOILES D'OREILLERS PROPRES. — Les taches brunes qui se forment sur les oreillers proviennent de la graisse et de la transpiration qui passent au travers de la taie. Pour éviter cet inconvénient, recouvrez-les avec des enveloppes en coton écru, qui pourront être enlevées tous les deux ou trois mois pour être lavées. Vous aurez des oreillers propres et ne donnant pas d'odeurs désagréables.

Il faut être créateur, ne fût-ce que d'un mot, pour être vraiment quelqu'un.

La foi dans ce qu'on fait vaut la sincérité dans ce qu'on dit.

Qui a vécu de ton bonheur ne sera pas le meilleur ami de ta peine, ne l'oublie pas.

Le beau et le vrai ne veulent pas d'esclaves, ils veulent des années.

MME BARRATIN.

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste



531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE.-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert

A LA SPIRITE

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

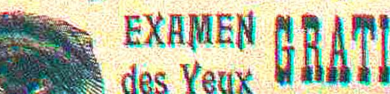
BEAUMIER

SPECIALITE :



Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., pour bien voir de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS—Ouvert jour et nuit, le dimanche 1 à 4 p.m. Verres échangés et réparations de toutes sortes. Pas d'agents pour notre maison. Fondée et Responsable.

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons. Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macramé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau. Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orné de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 12, rue Drouot



Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, PEINTURE A PLANCHER, en petite ou grande quantité, à volonté, VERNIS, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

LIBRAIRIE

C. O. Beauchemin & Fils

à responsabilité limitée.

236 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

L'OUBLIE, roman canadien, par Laure Conan, illustrations de M. Autigna, 1 vol. in 12, couverture illustrée 0.75

SIR WILFRID LAURIER, Premier Ministre du Canada, par Henri Moreau, rédacteur au journal "Le Matin" de Paris, 1 vol. avec portrait 0.20

LETTRE SUR L'ILE D'ANTICOSTI à l'honorable Marc Aurèle Plamondon, par Mgr. Guay, 1 vol. in 8 .... 1.50

LE RAYON, Scènes évangéliques, par M. R. Montlaur, 1 vol. in 12 .... 0.88

ARTICLES ET ETUDES, par l'abbé Elie J. Anclair, 1 vol. in 12 .... 0.25

CONTEURS CANADIENS FRANÇAIS du 19me siècle, par E. Z. Massicotte, 25 contes, 15 auteurs portraits dessinés par Edmond J. Massicotte, 1 vol. in 8 0.50

LA RECREATION en famille, illustré de 285 figures en noir et de planches, hors texte en couleur, 1 vol. in 12, relié 0.60